

**Giovanni Pellegrino. Deux nouvelles**

**Traduites par Emmanuelle GENEVOIS**

*Giovanni PELLEGRINO e la Terra d'Otranto*

di Antonio RESTA e Carlo A. MAGRIGNANI

Esiste una terra che sfuma nella leggenda. Un tempo veniva denominata Terra d'Otranto e sembrava indicare, in quelle antiche mappe, l'ultima Thule del mondo occidentale proteso a confondersi con le terre dell'Oriente. Ora è più nota, almeno ai più raffinati, col nome di Salento, penisola salentina, bella di luci marine, di rosse terre ubertose, di contorti ulivi, di paesi candidi di greca semplicità. Ma è anche il paese di antiche vicende, di baluginanti incontri, di splendidi fantasmi, di passate ricchezze. Una bifora trapuntata di pietra leccese, un rigoglio terrazzo barocco, un castello diruto testimoniano questo passato di grandezza e d'arte. E una città principesca come Lecce, ricca della sua ostentata decadenza, accentra su di sé tutto un gioco di richiami storici e artistici, tutta una tradizione di culture frammentarie, di isolati rigogli, di alta artigianalità.

E' insomma la provincia nella sua accezione più nobile e gratificante. E uno scrittore dilettante (come lo intendeva Savinio) vi si esprime in tutta la sua pienezza e libertà, nella ricchezza inventiva che non accetta filiazioni e gerarchie. Tale si presenta l'opera di Giovanni PELLEGRINO, prestigioso avvocato del foro di Lecce (dove è nato nel 1939), artista che rivive la sua salentinità, la sua condizione di narratore puro, liberato da ogni gravame editorial-scolastico. Tutti i racconti di Pellegrino, (dalle raccolte *Oltre i*

*falasci del mare* del 1971 a *Altre storie* del 1983) si muovono lungo il filone di una ricerca appassionata e vigilata di un dialogo con se stesso e con la propria terra. All'origine di siffatta auscultazione, c'è l'inquietudine che si tramuta subito in distacco, in gioco di attese e di risposte su cui s'intreccia ogni vicenda narrativa. Le storie di caccia non sono storie di aggressività, ma piccole odissee di irrequieti cacciatori cacciati a loro volta da assilli conoscitivi, da represses angosce esistenziali. Cacciare vuol dire fuggire la città e cercare le antiche radici; vuol dire incontrarsi col proprio io nelle profondità di una natura antica, misteriosa e protettrice. E' la strada, insomma, che conduce, a ritroso, ai miti dell'infanzia, ai miti della terra, alla religione della memoria.

Giovanni PELLEGRINO      PERE ET FILS

La Renault vert sombre s'immobilisa sur l'esplanade devant la maison, une demi-heure à peine avant le coucher du soleil.

Après la maison, le terrain descendait en pente douce sur un kilomètre environ; puis commençaient les marais, les champs de joncs et de roseaux. Au-delà du marais, presque à l'horizon, on distinguait la bande noire de la basse pinède du littoral. En cet après-midi de novembre, il n'y avait pas un souffle de vent. Impossible d'entendre le bruit de la mer au-delà du marais et de la pinède.

Le ciel était recouvert d'une couche persistante de nuages d'un gris clair.

Un homme et un garçon descendirent de la voiture. L'homme se dirigea immédiatement vers la maison tandis que le jeune homme faisait descendre par la portière arrière un gros chien rouan et marron qui se mit à gambader joyeusement.

La maison n'était plus habitée depuis des mois. L'homme dut donner un coup d'épaule pour ouvrir la porte gonflée par l'humidité. La maison était très petite, elle consistait pratiquement en une seule grande pièce carrée. Un petit cabinet de toilette et une minuscule cuisine avaient été installés aux deux extrémités. La plus grande partie du mur qui faisait face à la porte d'entrée était occupée par une cheminée. Du côté droit, se trouvaient deux lits superposés et, au milieu de la pièce, une grande table de sapin. Les lits, trois chaises, deux grands fauteuils d'osier placés devant la cheminée formaient tout le mobilier.

L'intérieur était imprégné d'une forte odeur d'humidité et de renfermé. L'homme ouvrit l'unique fenêtre et retourna dehors en frissonnant.

« Il fait froid » dit-il au jeune homme qui était resté dehors avec le chien. « Allumons tout de suite le feu dans la cheminée ».

Suivis du chien, ils se rendirent ensemble sous un auvent adossé au mur extérieur de la maison où étaient entassés des bûches. Ils en apportèrent un bon nombre à l'intérieur. Le garçon rentra aussi un fagot de branches sèches.

L'homme cassa quelques branches et en fit une pyramide à l'intérieur de la cheminée. Dessous, il glissa une poignée de feuilles et y mit le feu. La flamme s'éleva immédiatement et le bois commença à crépiter. L'homme ajouta deux petites bûches. Il attendit que le feu les atteigne, puis il ajouta encore deux branches sèches et deux bûches plus grosses. La cheminée tirait à merveille. Bien vite la chaleur commença à se répandre dans la pièce. L'homme sourit, satisfait. Il s'approcha de la fenêtre et la referma.

Pendant ce temps le garçon avait descendu de la voiture deux grosses valises, trois fusils démontés dans leurs étuis de cuir et deux lourds sacs pleins de cartouches. Il avait ouvert une des deux valises, en avait extrait des couvertures de laine qu'il avait étendues sur les lits.

« Où est le chien? » demanda le père au fils. Le fils s'approcha de la fenêtre et vit le chien assez loin de la maison, immobile, la patte antérieure levée, en lisière de l'herbe basse d'un pré humide. A bonne distance, une bécassine qu'on distinguait à peine dans la grise lumière détala en criant.

Le chien la suivit au galop.

L'homme vit le regard de son fils courir aux fusils. Il secoua la tête. « il est trop tard à présent » « trop tard même pour un tour rapide. Mieux vaut garder le chien frais pour demain. Enfermons-le et donne-lui à manger ».

Le garçon sortit tandis que l'homme allumait la lampe à pétrole.

Quand il revint suivi du chien, les dernières lueurs du jour mouraient. La pièce était éclairée par la lampe à pétrole et par les robustes flammes du foyer. Tandis que son fils était dehors, le père avait préparé sur la table du pain, du fromage, du saucisson et une fiasque de vin. Ils mangèrent en échangeant quelques rares propos; de temps à autre, ils jetaient au chien un petit bout de pain, une peau de saucisson ou de fromage.

Après avoir mangé, l'homme s'assit dans l'un des grands fauteuils d'osier et alluma sa pipe. il donnait de temps en temps des conseils à son fils qui, après avoir jeté les restes du diner, montait les fusils et préparait tout ce qui était utile pour la chasse du lendemain.

Lorsqu'il eut fini le garçon rejoignit son père devant le jeu mouvant des flammes de la cheminée. Le chien se coucha en boule à leurs pieds. Dans la pièce il faisait presque trop chaud à présent.

Quand la dernière bûche se fut consumée, ils éteignirent la lampe et allèrent se coucher dans le reflet rougeoyant des braises.

Alors il se mit à pleuvoir. Etendus sur leurs lits, le père et le fils suivaient avec un sentiment différent le crépitement croissant de la pluie sur le toit; le garçon espérait pouvoir chasser le lendemain au sein d'une bourrasque hurlante qui rabattrait les canards de la mer vers le marais; c'est en faisant ce rêve qu'il s'endormit. Son père, au contraire, rêvait d'une tiède journée de

novembre qui verrait les bécassines tenir longtemps le chien en arrêt, avec à peine un léger souffle de vent et sans la gêne aveuglante de la pluie sur les lunettes.

Plongé dans ces pensées, l'homme resta longtemps à écouter le crépitement de la pluie sur le toit et la respiration régulière et sereine de son fils qui dormait ainsi que celle, à peine plus rapide, du chien couché au pied du lit.

La pluie diminua d'intensité, puis elle cessa tout à fait.

L'homme se leva et, après avoir entrouvert la fenêtre, il regarda dehors. Après la pluie, les nuages s'étaient peu à peu dissipés et dans le ciel, limpides, les étoiles brillaient. L'homme referma la fenêtre et regagna son lit. Dans l'obscurité, il sentit le chien s'éveiller et remuer la queue.

« Dors, mon vieux », lui dit-il, « Repose-toi ».

Il s'allongea sur le lit et essaya de se détendre complètement en attendant un sommeil qui, il le savait, ne viendrait plus. Mais cela n'avait plus d'importance. Ce qui comptait, c'était la proximité d'une tiède et sereine matinée de novembre pendant laquelle les bécassines tiendraient longtemps le chien en arrêt.

Tout cela n'est jamais arrivé; et n'arrivera probablement jamais. C'est seulement une histoire que, dans un salon de la ville, un homme, à peine sorti de la jeunesse, raconte à un enfant qu'il tient sur les genoux. L'homme est vraiment chasseur et possède un grand chien rouan et marron; mais il n'a pas de maison de chasse au bord d'un marais. Il n'est pas impossible qu'en vieillissant il puisse en acheter une ou la faire construire et s'y rende avec son fils un samedi soir. Il est tout à fait probable qu'en grandissant son fils apprenne à aller à la chasse en compagnie de son père et qu'ensemble, le père et le fils, vivent des moments de bonheur qui méritent d'être évoqués et racontés. Mais, en tout cas, il est très difficile que l'homme puisse éprouver un bonheur plus intense et plus complet que celui qui est le sien en ce moment et qu'il raconte à son fils tandis que celui-ci l'embrasse tout doucement sur le visage.

d'après Giovanni PELLEGRINO, *Altre storie*, Lecce, Litostampa Conte, 1983. (Traduction Emmanuelle GENEVOIS).

## Giovanni PELLEGRINO    LES ARAIGNEES

Tu me demandes pourquoi je n'ai pas voulu te suivre à Galatina, la nuit de la Saint-Paul, voir les tarentulées vêtues de blanc danser jusqu'à l'épuisement, au son des violons, des timbales et des flûtes, jusqu'à la perte de conscience totale d'elles-mêmes. Tu me demandes aussi pourquoi j'accueille avec une certaine méfiance tout ce qui s'écrit dans des domaines aussi variés que l'anthropologie, la sociologie ou la littérature sur le tarentulisme, la danse de Saint-Guy, l'araignée du Dieu qui danse, sur ce mystère qui plonge ses racines dans l'antique histoire de notre terre.

Et je ne peux te répondre qu'en te rappelant ceci: tout enfant - à une époque lointaine et heureuse - la tarentule, cette araignée redoutable, je l'ai vraiment connue, je lui ai livré combat, je l'ai capturée et défaite.

Ce fut au mois de septembre. A l'époque, ma famille passait les mois les plus chauds de l'été dans la fraîcheur des montagnes des Abruzzes. Là, chaque année, pendant les derniers jours d'août, immanquablement, le temps se détériorait, les sommets s'assombrissaient de nuages et de pluies froides et fréquentes, et les bois et les prés sentaient l'automne. Aussi, retourner aux premiers jours de septembre dans la maison des Pouilles où nous allions séjourner jusqu'à la Saint-Martin, représentait pour mon frère et pour moi-même une plongée heureuse et sereine dans un été recréé comme par enchantement, et septembre était un espace azuré qui nous séparait de la rentrée des classes.

Ces journées insouciantes, nous les passions presque toujours à bicyclette en compagnie d'un cousin, à peine plus âgé que nous; à la route asphaltée qui nous menait en quelques kilomètres au village voisin, nous préférions les drailles blanches et poudreuses qui s'enfonçaient dans la campagne là où, parmi les oliviers, les dernières cigales chantaient encore. Le soleil, la lumière gardaient l'intensité de l'été; tout en pédalant, nous mettions sous nos chapeaux des mouchoirs blancs qui, au gré du vent, flottaient dans

notre cou. Et tu ne le croiras peut-être pas, mais cela suffisait pour nous donner l'impression d'être semblables aux légionnaires du général français qui, en ces temps aventureux, refusait glorieusement de se rendre dans les forêts mystérieuses d'une Indochine qui ne s'appelait pas encore Vietnam. Nous restions en selle presque toute la journée jusqu'au soir, lorsque les cigales se taisaient enfin et que c'était le tour des grillons de se lancer dans leur concert nocturne.

Parfois nous quittions même les drailles pour d'étroites pistes cyclables de rouge terre battue qui serpentaient au milieu des champs incultes de thym et qui menaient à des carrières de tuf abandonnées où la vigne sauvage poussait avec l'exubérance désordonnée du lierre. Là le terrain était jalonné par endroits de vastes trous circulaires, distincts des refuges habituels des lézards, taupes ou grillons car ils étaient protégés par des sortes de palissades en brins de paille qui, sous terre semblaient prolonger comme un revêtement de galeries. Un jour où mon frère, par un après-midi ensoleillé, tenta de sonder l'un des plus profonds avec une baguette, nous crûmes apercevoir tout au fond comme un mouvement rapide; puis quelque chose remonta à la surface et s'arrêta à mi-chemin dans la pénombre de la tanière et se mit à nous regarder avec des yeux rougeâtres et menaçants. « C'est une abeille mégachile, dis-je, me souvenant d'un vieux livre de lecture où l'on racontait l'histoire d'un enfant transformé en fourmi et qui vivait d'incroyables aventures dans le monde des insectes et faisait la connaissance de ce genre d'abeille qui fait son nid sous terre et le tapisse de feuilles de rose sèches. Puisqu'il n'y avait pas de roses dans le voisinage, j'imaginai que l'abeille mégachile s'était arrangée avec de la paille. Mais mon frère qui lisait peu et avait sans doute pour cela moins d'imagination et plus de courage, se pencha jusqu'à frôler le sol de son visage, regarda dans le trou et dit: « Une abeille, mon cul! C'est un crabe », sans penser que nous étions à quinze kilomètres au moins de la mer.

C'était en fait une araignée, mais d'une taille exceptionnelle. Nous en eûmes la confirmation peu de temps après lorsque mon frère continua à l'exciter avec une brindille et l'obligea à faire un autre bond rageur qui l'amena jusqu'au bord du trou. Là elle s'arrêta, comme effrayée par la lumière du jour, nous regardant avec méfiance, prête à opérer une retraite-éclair, au moindre de nos mouvements, ce qui la ramènerait dans les profondeurs insondables de son refuge souterrain.

Qu'il fût nécessaire de la capturer, il n'y avait pas de doute: le problème était de savoir comment. Ce fut mon cousin qui nous persuada d'abandonner momentanément l'entreprise afin de nous munir de l'équipement approprié. Nous plaçâmes un des chapeaux de toile sur l'orifice pour en signaler l'exacte position et interdire à l'animal une fuite commode en notre absence. Nous

remontâmes en selle et une vingtaine de minutes plus tard, nous étions de retour, munis d'une lourde pioche et d'une petite boîte de carton jaune.

Une fois le chapeau soulevé, la tanière nous apparut sombre et vide. Mais mon frère n'eut qu'à introduire plusieurs fois son long brin de paille pour que les yeux rougeâtres se remettent à briller, menaçants, dans l'ombre et peu après l'araignée était là à nouveau, immobile, aux aguets, tout près de l'entrée de la galerie. Mon cousin s'était posté au-dessus de l'ouverture, la pioche brandie à deux mains, des gouttes de sueur perlant au front sous l'effort et la tension. Je poussai un cri: mon frère eut juste le temps d'écarter la tête quand la lame brilla dans la lumière de l'après-midi et s'abattit avec un bruit sourd sur le sol. Une grosse motte de terre vola en l'air et roula à un mètre de distance parmi les buissons fleuris de thym et l'araignée fut là, immobile, comme paralysée par l'intensité de la lumière, plus grande et plus terrible encore que lorsque nous l'avions aperçue dans l'ombre du boyau avec ses pattes velues, son thorax et son abdomen étroitement striés de fauve et de noir.

Nous restâmes stupéfaits à la regarder. Puis mon frère se remit à la chatouiller avec son fétu et l'araignée à nouveau importunée, se mit à se déplacer à toute vitesse sur le sol, avec des écarts et de brusques changements de direction jusqu'à ce que je me baisse et place devant elle la boîte en carton à demi ouverte; ayant découvert, dans la lumière hostile, la pénombre alléchante de cette cavité artificielle, elle s'y précipita et s'y retrouva prisonnière.

Ça y était. Triomphants, nous remontâmes en selle et rentrâmes à la maison. Une fois le monstre capturé, il fallait lui trouver une prison adéquate. Ce problème aussi nous le résolûmes, guidés par la sage prudence de mon cousin, dans un coin discret du jardin, un lieu entouré d'une haie épaisse de cyprès et dominé par les statues de deux saintes aux visages lisses et sereins. A leurs pieds se trouvait un banc fait de la même pierre blanche; nous y déposâmes à l'envers un rustique tamis aux robustes parois de bois et au fond constitué per un filet métallique.

C'est là-dessous que nous libérâmes l'araignée qui resta un instant immobile puis grimpa à toute vitesse sur les parois du tamis pour se suspendre au filet qui constituait le toit de cette cage improvisée. Elle n'en bougea plus et nous permit ainsi de l'observer longuement sous ce nouvel angle jusqu'à ce que nous en ayons assez et que, dans la rouge gloire du couchant, nous rentrions chez nous.

A la maison, les lumières étaient déjà allumées, ma mère, ma soeur et les autres femmes récitaient le chapelet. Nous parvînmes à passer inaperçus et à ne pas être contraints à nous associer à ce rite puis nous nous dirigeâmes en hâte vers le cabinet de mon père. Que nous eussions capturé la mythique tarentule, nous faisons plus que le soupçonner; mais le soupçon devint

certitude après une rapide consultation du Dictionnaire encyclopédique, où le mot tarentule renvoyait au mot lycose et où au mot lycose l'araignée que nous avions capturée était reproduite jusque dans les plus petits détails par un dessin minutieux: les huit pattes très longues et robustes, l'ample thorax nettement séparé et distinct de l'abdomen allongé, les défenses menaçantes. Le dictionnaire nous apprit que la *lycosa terentula* était une araignée extrêmement rapide à la course, aux pattes longues et robustes, striée de gris, de noir et de fauve, qui vivait dans de profonds abris tapissés d'herbe, à l'ouverture ronde protégée par un entrelacs de brindilles et de fils de soie, dont elle ne sortait que la nuit pour chasser ses proies. Nous lûmes aussi que sa morsure produisait une irritation qui n'était pas supérieure à celle d'une piqûre de guêpe et que la représentation populaire du tarentulisme n'était que l'expression d'une hystérie individuelle et collective.

Tranquillisés de la sorte, la chasse aux tarentules devint dès le lendemain notre occupation favorite et tu n'y croiras peut-être pas, mais quelques jours plus tard à peine, dix grosses araignées étaient à l'intérieur du tamis, sur le blanc siège de pierre, dans le coin secret du jardin. Bien que le dictionnaire n'en dît rien, nous fûmes convaincus qu'il existait au moins trois sortes de tarentules, les noires à dessins blancs, les jaunes à dessins noirs et les fauves et noires; ces dernières étaient les plus grandes. Naturellement nous ne soufflâmes mot de notre activité à quiconque mais, comme tu le sais, un secret, comme toutes les belles choses, a la vie courte. Un après-midi où ma soeur recevait à la maison quelques amies, nous ne résistâmes pas à la tentation de leur montrer le bestiaire enfermé sous le tamis, éprouvant un viril orgueil à entendre leurs cris d'horreur. Mais au dîner, le visage de nos parents n'augurait rien de bon; mon père nous traita de barbares et nous interdit d'introduire dans le jardin de la maison une seule de ces horribles bestioles; ma mère se taisait mais son silence était lourd de menaces.

Parmi les araignées prisonnières, deux portaient accroché à l'abdomen un cocon blanchâtre qu'elles traînaient avec elles, même dans leur course rapide. Pour l'une d'entre elles, dans le remue-ménage de la capture, le cocon s'était détaché; nous l'avions ouvert et l'avions trouvé plein d'un liquide visqueux indéfinissable; et comme le dictionnaire ne nous apportait aucun éclaircissement, nous nous étions persuadés qu'il s'agissait d'une réserve de nourriture que les araignées traînaient après elles. L'autre araignée munie de son cocon était restée tranquille sur le banc de pierre, sans suivre ses compagnes qui passaient presque toute la journée pendues la tête en bas au fil métallique du tamis.

Mais le lendemain du soir où mon père nous avait interdit de nouvelles captures, en allant vérifier l'état des araignées nous nous aperçûmes que le

cocon blanchâtre gisait dans un coin, vide et flétri et que l'araignée était toujours immobile sur la pierre blanche du banc, l'abdomen et le dos couverts d'un nombre incroyable de petites araignées cramponnées entre elles et toutes ensemble au dos de leur mère.

Ce nouvel et extraordinaire évènement par lequel la situation commençait à nous échapper, nous décidâmes de ne le révéler à personne. Précaution tardive: notre sœur désormais nous épiait et contrôlait directement l'état des insectes. Notre mère en fut donc informée et sa colère explosa, terrible. Nous avons une heure pour faire disparaître toute trace des araignées avant que de nouvelles proliférations infestent définitivement le jardin de la villa, son refuge estival jusque là serein. C'était un ordre qui ne pouvait être enfreint.

Nous versâmes abondamment de l'alcool sur les araignées qui ne semblèrent pas se ressentir de cette douche inhabituelle; seules quelques petites araignées se détachèrent de la grappe de leurs sœurs, firent un petit tour puis revinrent au sûr refuge du dos maternel. Nous soulevâmes le tamis et y lançâmes une allumette enflammée. La flamme bleue de l'alcool s'éleva brusquement, enveloppant les araignées et les réduisant immédiatement à de pauvres dépouilles racornies. Mais le plus terrible ce fut de voir les petites araignées rejointes par le feu se détacher de leur mère et courir çà et là comme des étincelles prises de folie puis se consumer et disparaître. En quelques instants tout fut terminé. Et nous restâmes longtemps stupéfaits et silencieux devant les vestiges à peine palpables de ce massacre que nous avions vu s'accomplir instantanément sur le blanc siège de pierre et sous le regard vide des saintes, sereines et indifférentes.

d'après Giovanni PELLEGRINO, *I Ragni*, L'immaginazione, Lecce, 1984. (Traduction Emmanuelle GENEVOIS).